



## LE MAJOR MERCENAIRE



5

P2: La bénédiction du mariage

CONSTANCE J. HAMPTON

EDITION COLLAGES



---

LE MAJOR MERCENAIRE

DEUXIEME PARTIE 2 :  
LA BÉNÉDICTION DU  
MARIAGE

\*

CONSTANCE J.. HAMPTON

---

\*

\*

Traduit par :

MARIE ANCIANO

la série Collages les Officiers de Wellington t.

ISBN/EAN: 9789492980687

\*

Droit d'auteur/droits de tous les auteurs/Droits d'édition/

Constance J. Hampton2019

Le droit de Constance J.. Hampton d'être reconnue comme l'auteur de cet ouvrage a été affirmé conformément aux articles 77 et 78 de la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les modèles et les brevets.

\*

Ce livre ne peut être reproduit en totalité ou en partie, par photocopie ou tout autre moyen, sans la permission des Hermesse James Boekerij ou de l'auteur. L'émission ou la distribution de copies électroniques de ce livre constitue une

violation des droits d'auteur et pourrait exposer le contrevenant à la responsabilité pénale et civile.

\*

### Avertissement sur le Droit d'auteur

Les livres électroniques ne sont pas transférables. Ils ne peuvent pas être vendus, partagés ni donnés. La reproduction ou distribution non autorisée de cet ouvrage protégé par les droits d'auteur est un crime puni par la loi. Aucune partie de ce livre ne peut être scannée, téléchargée vers ou à partir des sites de partage de fichiers ou distribuée, de quelque façon que ce soit, via Internet ou tout autre moyen, électronique ou imprimé, sans l'autorisation de l'éditeur. La violation criminelle des droits d'auteur, y compris la violation sans gain pécuniaire, fait l'objet d'une enquête menée par le FBI et passible d'une peine de prison allant jusqu'à 5 ans et d'une amende de 250.000 \$.

\*

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, endroits et événements sont imaginaires et ne doivent en aucune façon être interprétés comme étant réels. Toute

ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant déjà vécu, des événements réels, des lieux et des organisations n'est que pure coïncidence.

\*

Copyright 2019 par Constance J. Hampton  
Éditeur : Hermesse James Boekerij Pays-Bas

\*

Tous les droits sont réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite à quelque fin que ce soit sans autorisation écrite, sauf dans le cas de brèves citations intégrées dans des articles et des revues critiques.

\*

\*

\*

\*

\*



# CHAPITRE 1: LA CONSOMMATION

*Londres, octobre 1814*

Il se tourna doucement vers elle et effleura le côté de son visage.

Elle recula immédiatement sa figure et il eut un sourire un peu en coin. Il se demanda brièvement s'il était en train d'entrer sur le territoire du satané Jeffrey Burroughs, mais réprima tout de suite cette pensée. Elle était sienne maintenant, son épouse pour la vie.

Il caressa son épaule comme s'il demandait sa permission ; elle lui faisait penser à une pouliche nerveuse qui se braquait.

Anthea prit une profonde respiration. Cela aurait dû être Jeffrey, et non cet étranger, avec elle dans son lit en cette nuit de noces plutôt retardée.

Sa chemise de nuit s'ouvrit et retomba sur le lit ; elle se tortilla afin de la repousser de sous ses fesses, sans se soucier d'où elle

aboutirait et sans remarquer qu'elle était toujours couchée en partie dessus.

Il inclina la tête pour lui embrasser le cou et ensuite descendre vers sa belle poitrine en décrivant des cercles. Il la sentit frissonner et se demanda si c'était de peur.

Il se perdit dans le parfum de sa peau soyeuse et d'une douce fragrance de rose. Des roses sauvages, songea-t-il. Comme c'est surprenant ! Ma nouvelle épouse est une rose sauvage !

Au fin fond de son esprit, il se dit qu'il devait être content d'aimer son odeur étant donné que son côté presque trop tatillon avait réapparu. Dieu merci, ses sens l'avaient acceptée !

Il ferma les yeux, en extase, et déplaça lentement ses lèvres sur les douces collines que formaient ses incroyables seins afin d'aller stimuler un petit mamelon durci en le léchant et le suçant, en l'engloutissant presque. Il remarqua à peine ses légers



soupirs et gémissements tant il était absorbé par les bons soins qu'il lui prodiguait, savourant uniquement son goût et les sensations qu'elle lui procurait.

Sa main se laissa glisser sur son ventre pour descendre jusqu'à son doux monticule étonnamment charnu. Il tâta sous les poils soyeux afin de sonder les plis gonflés.

Il l'entendit gémir doucement et se demanda à nouveau si elle avait peur ; cela ne pouvait être... du désir, n'est-ce pas ?

Elle gardait les yeux bien fermés et il remarqua qu'elle se mordillait la lèvre inférieure. Il se demanda encore une fois si c'était par timidité. Tout en scrutant attentivement son visage, il continua à tâter jusqu'à ce qu'il trouvât la nodosité délicieusement sensible qu'il cherchait.

Il fut étonné lorsqu'elle se mit à bouger contre sa main fureteuse. Il s'attendait à ce qu'elle restât clouée sur place jusqu'à ce qu'il en eût fini avec elle. Julia avait été

comme un balai durant leur première nuit ; en fait, elle avait toujours été raide et passive.

Il céda à l'intensité soudaine de son excitation et se mit à bouger entre ses jambes ; son membre viril était gonflé et palpitait. Il effleurait sa nodosité sensible avec le bout de sa verge de velours en poussant doucement par à-coups. Soudain, les mouvements qu'elle faisait sous lui devinrent spasmodiques et son souffle irrégulier. Ses mains s'agrippèrent à ses hanches.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, miaula-t-elle.

Il était en train de pousser doucement contre ses plis et était trop concentré sur son propre désir pour manifester le moindre étonnement face à cet étrange comportement pas très virginal.

Il ne le réalisa guère lorsqu'elle poussa un cri.

— Oh, mon Dieu, dit-elle en bougeant les hanches de façon sensuelle.

Il se tenait au-dessus d'elle et utilisait la force de ses bras et de ses orteils afin de ne pas la pénétrer. Mais maintenant, il voulait simplement se laisser aller. Il s'enfonça profondément en elle, s'introduisant dans sa chair glissante en un seul mouvement rapide.

Il entendit qu'elle en eut le souffle coupé. Était-ce à cause de la douleur ? Pendant un moment, son corps sembla se raidir.

— Doux Jésus, femme, s'exclama-t-il en haletant, ne sachant pas quoi dire.

Il serra les dents. S'il ne faisait pas attention, il éjaculerait comme un jeune gamin.

Ses yeux s'ouvrirent tout à coup et elle poussa un gémissement.

Le visage de Kit se crispa tant il se retenait.

— Je vais attendre un moment afin que vous soyez moins euh... à vif.

— Est-ce qu'attendre réduira votre grande taille, Milord ? demanda-t-elle innocemment.

— J'ai... bien... peur... que... non.

Il gémit entre ses dents. Mon Dieu, c'était le paradis et l'enfer en même temps !

Incapable de résister à son attrayant vagin chaud et humide, il s'enfonça en elle encore et encore. Elle cria une autre fois. Il l'entendit dans la brume de sa frénésie. Soudain, il sentit ses muscles se serrer autour de lui et elle laissa échapper un long gémissement.

— Ah, mon Dieu ! dit-il en gémissant à son tour.

Son grand corps se cambra et se raidit lorsque sa verge devint brusquement rigide et cracha avec une violence qui le rendit presque fou.

Il ferma les yeux, les dents serrées sous la tension de ses mouvements. Puis il détendit doucement ses mâchoires.

— Dieu du ciel ! marmonna-t-il.

Cela avait-il jamais été aussi bon que cette fois ?

Il sentit ses mamelons lui caresser la poitrine et se rendit compte qu'il était un poids sur elle et qu'elle était quelque peu écrasée dans le matelas moelleux.

Tout en marmonnant une exclamation, il détacha son corps du sien en retirant avec précaution ses ongles qui s'étaient enfoncés profondément dans ses fesses. Il savait qu'il devait se séparer d'elle et roula à ses côtés avec un sentiment de regret.

Son orgasme avait été intense, mais l'énorme éjaculation qu'il venait tout juste d'avoir ne put empêcher sa verge de redevenir dure au moment même où il se retira d'elle.

C'était de la folie, pensa-t-il, de la sacrée pure folie.

Ils se rallongèrent tous deux sur leur oreiller, respirant de façon irrégulière.

Elle fut la première à tourner la tête vers lui.

Son visage était bouffi et ses paupières lourdes. Il chercha des traces de larmes, mais n'en trouva aucune.

Il se demandait si elle n'avait pas en fait l'air étourdie... Était-ce de la satisfaction qu'il voyait ? Impossible, bien sûr ! Elle était une satanée vierge ! Elle devait l'avoir été, ou bien...

Elle se détourna de lui avec un doux sourire.

Impossible, pensa-t-il, en se rappelant soudain des gémissements de Julia Fortescue la nuit où il lui avait pris sa virginité, il y avait très longtemps de cela. Julia avait pleuré pendant des jours après

cela, le rendant quasiment fou à cause de sa soi-disant cruauté.

Il serra les dents, tout à coup tendu et en colère.

Elle n'était pas vierge. Enfer et damnation, il avait été cocu, en effet. Sa nouvelle épouse n'avait pas été vierge.

Il se leva du lit et vérifia son pénis à la faible lumière de la chandelle. Il luisait d'humidité, mais il ne lui semblait pas voir de sang. Pas comme avec Julia, elle avait saigné comme un cochon qu'on venait d'égorger.

— Damnation.

— Milord ?

Elle s'était tournée à nouveau vers lui, ses seins frétilaient, son corps était dans une position détendue et un sourire planait toujours sur ses lèvres.

Pas du tout comme une vierge.

Que ce maudit Jeffrey Burroughs allât au diable ! Et elle aussi !

— Espèce de chienne ! gronda-t-il, comment avez-vous osé !

Elle s'assit en un seul mouvement. Ses yeux s'écarquillèrent démesurément.

— Milord ? demanda-t-elle de nouveau.

Le souffle coincé dans la gorge, il chercha frénétiquement sa robe de chambre sur le sol.

— Vous..., réussit-il à dire.

Il eut besoin de déglutir.

— Vous n'étiez pas vierge, madame !

Ses sourcils se haussèrent presque jusqu'à la raie de ses cheveux.

— Milord, je vous assure...

Il fit un bruit plein de mépris. Cela ressemblait à un aboiement.

Il tira sur sa robe de chambre pour la serrer fort et se dirigea vers la porte communicante menant à sa propre chambre. Il ne se retourna pas lorsqu'il la claqua derrière lui.



Anthea avait le regard fixé sur la porte. Pas vierge ? Mais Jeffrey n'avait jamais...

Elle se recoucha lentement sur le lit en tendant la main pour saisir le drap humide et froissé afin de couvrir sa nudité.

Il savait, réalisa-t-elle soudain.

Elle jeta un regard courroucé à la porte communicante fermée. Comment osait-il présumer qu'elle s'était donnée d'une telle façon à un autre homme ?

-

Lucy fronça les sourcils lorsque les femmes de chambre de l'étage vinrent faire le lit. Il n'en fallait normalement que deux pour accomplir cette tâche, mais maintenant, elles étaient à quatre à entrer l'une derrière l'autre dans la chambre. Elles regardaient discrètement le lit, mais Lucy savait qu'elles brûlaient de curiosité. Elle leva les yeux lorsque Higgins entra dans la pièce en prenant un air important.

Lady Anthea avait pris son petit-déjeuner seule dans sa chambre ce matin-là. À sept heures, elle avait pris son bain, mis ses vêtements d'équitation et disparu en direction des écuries. Il n'y avait pas de vicomte Brondemeire dans les parages.

Lucy se demandait s'il était encore au lit. Jenkins n'était pas encore descendu pour prendre l'eau chaude qui servirait à raser le Vicomte, et encore moins l'eau pour son bain. C'était très calme en bas. Les filles agissaient comme si elles effectuaient leurs corvées et les valets s'occupaient en faisant des tâches peu importantes, comme s'ils attendaient quelque chose.

Lucy leva le menton et se dirigea vers le lit. Elle en sortit la chemise de nuit en soie de Madame la vicomtesse, qui avait été très certainement aplatie par quelqu'un qui se serait allongé en partie dessus. La soie avait absorbé quelques taches de sang et quelques taches blanches qui n'avaient certainement

pas appartenu à la dame. Higgins et les quatre femmes de chambre affichèrent un sourire. L'acte avait été accompli ! Il y avait de légères éclaboussures sur les draps de soie et l'une des femmes de chambre leva des yeux interrogateurs en direction de Higgins.

— Ces draps doivent être préservés, s'empessa de dire Lucy, je ne crois pas qu'ils doivent être lavés. Contentez-vous de les plier et de me les donner.

Elle observait les femmes de chambre en train de faire ce qu'elle leur avait demandé. Même Higgins savait que Lucy appelait Madame la vicomtesse par son prénom et que par conséquent, elle était d'un grade presque supérieur au sien dans la maison. C'était juste que Lucy ne semblait tout bonnement pas se soucier du classement, en tout cas dans des occasions comme celles-ci.

Higgins avait appris à apprécier cette femme rousse venant du Nord. Dieu savait qu'on parlait presque autant d'elle que de Lady Brondemeire. Lucy approchait de la quarantaine mais ne paraissait pas son âge. Les femmes de chambre du rez-de-chaussée avaient l'habitude de murmurer qu'elle était une femme gâtée dans cette maison. Elle n'avait pas à faire les corvées qui étaient normalement attribuées à la femme de chambre d'une dame. Il y avait une grange qui servait de lavoir derrière le côté nord de la maison où deux femmes lavaient et lessivaient chaque jour. Il y avait aussi une couturière dans la maison qui était constamment occupée à coudre et à réparer si besoin en était. Tout ce que Lucy avait à faire était de montrer du doigt et de donner des ordres. Les blanchisseuses faisaient également le repassage. Comme Madame la vicomtesse ne changeait pas de robe aussi souvent que l'on pouvait l'attendre d'une

dame élégante, la plupart du blanchissage et du nettoyage était de toute façon pour le compte du personnel. Une des tâches de Lucy était de faire les cheveux de Madame la vicomtesse, mais Anthea avait l'habitude d'aller se coucher tôt et comme elle portait un bonnet pendant la journée, on pouvait s'attendre à ce que sa coiffure ne fût pas un travail bien difficile non plus.

Lucy entra dans le cabinet de toilette d'Anthea en serrant la chemise de nuit et les draps souillés contre sa poitrine. Elle les mit dans un tiroir que l'on pouvait fermer à clé. Après ce qu'elle avait entendu la nuit dernière alors qu'elle écoutait à la porte du cabinet de toilette de Madame la vicomtesse, quand Anthea avait été ravie par cet homme et avait ensuite reçu un discours tellement tonitruant en guise de remerciement, elle était certaine qu'un jour, elle aurait besoin de montrer ces objets tels qu'ils étaient.

Les hommes ! pensa-t-elle avec mépris.

Lucy avait eu sa part d'admirateurs dans sa vie et elle avait été mariée pendant un courte période à un beau marin qui travaillait à bord d'un des corsaires de Cyril Fairfax. Il était sur le seul navire qui avait sombré, à proximité des îles Canaries. Le pire jour de la vie de Lucy n'avait pas été celui où elle avait été informée de son veuvage, mais le jour où elle avait appris que son Cerdic bien-aimé avait une autre femme et deux enfants à Portsmouth.

Parce que Lucy était une femme très séduisante avec ses longs cheveux blond-roux et ses formes arrondies, elle avait eu beaucoup d'admirateurs, que ce fût au rez-de-chaussée ou à Rotherham et ses environs.

Ce que Lucy et quelques rares personnes cachaient, c'était qu'elle avait une fois donné ses faveurs à l'extrêmement beau comte de Rotherham, après que sa femme

fut décédée. Les quelques personnes qui étaient au courant étaient celles qui l'avaient encouragée à consoler le Comte solitaire dans son lit.

Lucy se mordit la lèvre. Cyril Fairfax avait été l'amour de sa vie, mais elle était bien consciente qu'elle avait partagé ce sentiment avec plus de femmes qu'elle n'avait envie de compter.

Anthea ne s'était heureusement pas rendu compte de cette situation car elle avait été trop absorbée par ses propres découvertes et sa maladie d'amour pour le beau garçon d'à côté. Lucy n'allait certainement pas la mettre au courant. Anthea avait adoré son père jusqu'au jour où il l'avait trahie en la mariant à son voisin méprisé, Guy Burroughs, baron Caversham. Elle avait été blessée et confuse, ne comprenant pas pourquoi son père lui avait fait une chose aussi horrible. Cyril n'avait pas jugé nécessaire de partager avec qui que ce fût

les raisons qui l'avaient poussé à accepter cette union si mal assortie.

À cet instant-même, Lucy travaillait sous les regards admiratifs de John Jenkins, le valet de Lord Brondemeire qui venait d'arriver récemment. À l'office, il avait été incapable d'ôter ses yeux d'elle, ou plus précisément de sa poitrine bien visible dans sa robe de femme de chambre peu pratique. Il avait déjà demandé où elle dormait normalement. Bien que Lucy trouvât que John Jenkins était un beau diable, elle était certaine qu'elle tournerait la clé dans la serrure de sa petite, mais très jolie, chambre au troisième étage. Cette chambre était en général réservée à une gouvernante, mais Anthea lui avait accordé cette faveur parce qu'elle n'avait de toute façon pas du tout besoin d'une gouvernante et qu'elle voulait que Lucy bénéficiât du confort de sa propre chambre, sans avoir à la partager avec la première femme de chambre de l'étage.



Elle allait jouer celle qui était très difficile à avoir pour ce John Jenkins. Elle l'aimait bien, oh oui, mais elle serait damnée si elle allait être le jouet d'un autre homme pour quelques nuits seulement. Lucy était maintenant à un stade où elle voulait plus de la vie que quelques coucheries à la hâte.

D'autre part, à l'heure actuelle, la plupart des femmes de quarante ans ressemblaient à leur propre grand-mère. Elle avait la chance d'être la femme de chambre d'une dame bien-aimée, d'abord celle d'Annette Fairfax, comtesse de Rotherham, et maintenant celle d'Anthea. Elle n'avait jamais manqué de nourriture ni d'un endroit propre pour dormir, et c'était exactement ces choses-là qui empêchaient une femme de vieillir trop vite.

Elle n'était pas sûre de l'âge de John Jenkins, mais elle devinait qu'il devait être d'au moins quatre ans son cadet. Elle soupira intérieurement. Il y avait une

rumeur selon laquelle l'une des jeunes blanchisseuses courait après lui. Peut-être qu'elle ne devrait pas le faire miroiter trop longtemps. Elle se promet qu'elle penserait à tout ça plus tard, car à présent, elle avait un mariage à sauver avant même qu'il n'eût commencé.

Lucy jeta un dernier coup d'œil au lit d'Anthea qui était maintenant tout refait, avec des draps propres.

Cet homme pensait pouvoir débarquer dans la maison d'Anthea, lui prendre tous ses biens terrestres et puis ensuite l'insulter ? Pas si elle pouvait empêcher cela.

Kit se réveilla avec un mal de tête aveuglant ce matin-là. Jenkins était en train d'ouvrir les rideaux et le soleil fusa dans la chambre. Il fit un geste lent de la main, mais Jenkins ne sembla pas remarquer la détresse de son maître.

John rampa devant le lit, là où une bouteille de cognac vide était tombée de la table de chevet. Il recula ensuite lorsque l'odeur de moisi de l'alcool et du sommeil lui parvint. Il renifla la bouteille. Au moins, ce n'était pas un de ces mauvais trucs qui pouvaient empoisonner un homme. Il y avait encore de l'espoir pour le Colonel.

— Soignerons-nous le mal par le mal, monsieur ? demanda-t-il formellement tandis que Kit essayait de se lever.

Kit porta les mains à sa tête et acquiesça. Jenkins disparut calmement dans le couloir pour aller préparer son meilleur remède contre une mauvaise gueule de bois.

C'était bien, son mal de tête l'empêchait de penser. Kit avait encore senti la colère monter quand il s'était réveillé.

Il préférait ne pas se renseigner sur sa femme, mais dans la salle vide du petit-déjeuner, où il avait mangé un bon repas de harengs fumés et d'œufs mollets à l'heure

tardive de onze heures, l'expression de Higgins en disait long. Sans en être prié, Higgins dit au Vicomte que sa femme était sortie tôt le matin pour faire une balade à cheval, qu'elle avait travaillé dans la bibliothèque avec l'intendant et était ensuite allée faire des emplettes. Elle demandait à sa seigneurie de l'excuser, mais elle ne serait à la maison ni pour le déjeuner ni pour le dîner. Si sa seigneurie n'allait pas prendre le déjeuner à son club, Higgins devrait en informer le cuisinier afin que l'on pût lui servir un repas où et quand cela lui plairait.

Kit fronça les sourcils mais ne dit rien. Son club ! Tony était membre du White et ne manquerait sans doute pas de l'y présenter à nouveau dès qu'il serait de retour en ville. Malheureusement, il n'était parti à Andover que depuis hier et le voyage durerait trois jours au minimum, donc s'il repartait quasiment le jour-même, il ne

serait pas de retour à Londres avant presque une semaine.

Kit se demandait si le Faradiddle existait toujours ; c'était le club où il avait l'habitude d'aller quand il était un jeune homme. Le problème, c'était qu'il était un maudit colonel maintenant, alors que le Faradiddle était autrefois un endroit pour les enseignes et les jeunes lieutenants.

Il secoua la tête et le regretta car le remède miracle de Jenkins lui avait fait retrouver son appétit, mais ne l'avait pas libéré de son mal de crâne.

Donc, sa chère épouse avait décidé de bouder et de se cacher, n'est-ce pas ?

Il sentit à nouveau la colère monter dans sa poitrine.

Eh bien, il ferait ce que chaque homme en ville faisait : chercher un beau cheval à Tattersall et rendre visite à un tailleur de la rue Bond. Il pourrait même croiser un de ses anciens camarades de l'armée et alors, il

déciderait de l'endroit où il dînerait ce soir-là. Il regretta un peu d'avoir vendu sa propre maison de la place Lancaster. Il n'avait pas besoin de vivre avec elle, n'est-ce pas ? Cette maudite trompeuse !

\*\*



## Chapitre 2 : CONSÉQUENCES DES MALENTENDUS

\*

Une semaine s'était écoulée depuis cette nuit de noces désastreuse et Anthea avait réussi la plupart du temps à éviter son nouveau mari. Cela avait quelque peu nécessité l'aide de Higgins et de Lucy, ainsi que des escaliers de service, mais au moins, elle n'avait pas eu à subir l'humiliation de l'affronter, lui et ses propos diffamatoires. Elle avait même demandé à Higgins de faire mettre un verrou à la porte qui communiquait avec la chambre du Vicomte. Ensuite, elle s'était mise à dormir au troisième étage, dans la vieille pouponnière, de sorte qu'elle n'avait pas à lui faire face quand il sortait de sa chambre ou à l'entendre quand il leur arrivait d'être tous les deux à la maison la nuit.

Les astuces pour disparaître n'avaient pas été faciles. Les invitations semblaient



s'empiler sur le plateau d'argent du couloir car les membres de la haute société avaient entendu dire que le Colonel était revenu à la maison et ses sœurs devaient rentrer aujourd'hui même d'une partie de chasse à Hereford.

Elle ne pourrait pas l'éviter, elles devraient être officiellement présentées à Brondemeire avant le dîner. Au moins, une partie de sa colère au sujet du fiasco de la nuit de noces s'était dissipée. Elle était plutôt indifférente maintenant, et le fait de ne pas l'avoir vu ni rencontré l'avait sans aucun doute aidée à être dans cet état bienheureux, même si son cœur se mettait toujours à battre la chamade lorsqu'il lui arrivait d'entendre sa voix dans la maison. Qu'elle était stupide ! Était-elle tombée amoureuse de lui après une heure de bonheur et une semaine d'humiliation ? Elle connaissait trop bien ce sentiment pour le nier. Pour une raison quelconque, il avait

réussi à lui voler son cœur en ne couchant avec elle qu'une seule fois. Ou pour être honnête, elle savait qu'elle était tombée amoureuse de lui dès l'instant où elle avait posé les yeux sur son beau visage et son grand corps fort, il y avait une semaine de cela, dans sa bibliothèque. C'était en même temps déroutant. Qu'en était-il de son amour pour Jeffrey ? C'était comme si elle regardait un mur vide quand elle pensait à lui, comme si l'homme avait entièrement été effacé de sa mémoire.

Au moins, selon Lucy, ses ruses pour disparaître avaient été une bénédiction pour sa garde-robe ; elle avait eu du mal à imaginer quoi faire les après-midis. On ne pouvait que faire les magasins afin d'acheter des choses pour la maison, alors elle s'était trouvée une couturière qui faisait des robes et des manteaux, et qui était elle-même plutôt grande et savait donc comment cacher cette caractéristique grâce à ses

vêtements. Elle s'est rendue à la boutique de madame Mirabeau au moins cinq jours de suite, et chaque jour, ses valets de pied rapportaient des paquets remplis des tenues de soirée les plus séduisantes, de robes du matin, de sous-vêtements et même de trois nouveaux ensembles d'équitation.

Elle avait remarqué qu'elle n'était pas la seule à entreprendre ce genre de chose. Un grand nombre de paquets déferlaient également en direction de la suite du Vicomte et tous portaient la marque des tailleurs et des bottiers les plus chers de Londres, ceux de la rue Bond. Cela lui plaisait secrètement. Elle aimait bien son uniforme de parade mais bien entendu, il n'avait pas envie de se balader dans Londres en ayant l'air d'un homme de cirque. Même si cela était particulièrement en vogue de faire partie de l'armée conquérante – encore maintenant, six mois après la défaite de Napoléon – de toute évidence, il ne voulait